



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1289

Une femme iranienne

Sortie le 13/05/2015 – Iran – 1h42

Du 8 au 14 juillet 2015

UNE FEMME IRANIENNE

de Negar Azarbayjani

Bien que Rana soit une femme traditionnelle, elle est forcée de conduire un taxi à l'insu de sa famille pour rembourser la dette qui empêche son mari de sortir de prison. Par chance, elle rencontre la riche et rebelle Adineh, désespérément en attente d'un passeport pour quitter le pays et ainsi échapper à un mariage forcé. Les deux femmes vont s'aider mutuellement, mais Rana ignore qu'Adineh cache un lourd secret...



Premier film de la scénariste et réalisatrice iranienne Negar Azarbayjani, elle aborde pour la première fois dans son pays le sujet du changement de sexe dans cette république islamique réputée pour le puissance du tabou sur le sexe. Mais ce que l'on sait moins, c'est que lors de la révolution de 1979, l'Ayatollah Komeiny fit voter une fatwa en sa faveur, l'Etat pouvant aller jusqu'à prendre la moitié des frais d'opération.

Comme son titre l'indique, "Une femme iranienne" traite de la féminité. C'est d'abord la rencontre entre deux êtres que tout oppose. Rana est traditionaliste, mais doit transgresser la loi comme chauffeur de taxi. Adineh, elle, est issue d'une riche famille, dont le père, rigoriste veut la marier de force. Très masculine dans ses apparences, elle révélera à sa conductrice, au terme d'un long périple qu'elle veut devenir un homme. Le rapprochement entre les deux ne sera pas aisé, mais il va s'affiner au fil des heures, puis des jours pour devenir indélébile.

Une réelle ambigüité émane de Adineh (Shayesteh Irani), dans son physique androgyne et ses tenues vestimentaires viriles. Un rôle difficile tenu de mains de maître. A son côté, Rana (Ghazal Shakeri) ne démérite pas, plus fragile, elle semble comme un animal traqué.

Ensemble, elles vont mettre à mal les codes. Etonnement, comme dans "Taxi Téhéran", le thème de ce mode de locomotion semble un révélateur de la transgression. Sans doute parce que toute la société téhéranaise semble s'y croiser, s'y confier, y pratiquer une catharsis.

L'écriture d'"Une femme iranienne" est des plus subtiles et des mieux amenées. Sa réalisation ne l'est pas moins. Construit en trois parties, la première s'apparente à un road movie, sur le mode d'une fuite ; la deuxième révèle les peurs, les terreurs mêmes, et la solitude de Adineh ; la troisième est une montée vers une résolution, où les sentiments et les aspirations, après une ultime épreuve vont se réaliser. Leur organisation et leur rythme sont de plus en plus ramassés, apportant une vraie dynamique au film. Une œuvre forte et inattendue, nouvelle démonstration de l'audace d'un cinéma iranien en constante mutation.

CultureBox

Son mari étant en prison, Rana est obligée de travailler comme taxi afin de rembourser ses dettes. Elle refuse de le dire à sa famille pour que le déshonneur ne s'abatte pas sur elle. De son côté Adineh veut échapper par tous les moyens à un mariage forcé. Alors que son frère semble plus compréhensif, son père, très dur, est sans pitié. Adineh épousera demain l'homme qu'il a choisi, un point c'est tout. Elle propose à Rana 1 millions de toman pour que celle-ci l'emmène à Koojor, au nord de l'Iran. Alors qu'elle pense être parvenue à leurs fins, elle est finalement rattrapée par sa famille...

Nouvelle plongée sociologique en Iran, dans un « taxi Téhéran », comme dans le film du même nom de Jafar Panahi. Ici, il n'est question que de la condition féminine : aussi différentes que possible, Rana, la conductrice, une mère de famille traditionaliste, et « Eddie », une rebelle transsexuelle, vont apprendre à s'accepter et à s'entraider. Un film touchant et juste, porté par la présence et le charisme de ses deux interprètes principales. **Télérama**

Un Taxi à Téhéran. On n'est pas chez Jafar Panahi, mais chez Negar Azerbaijani, réalisatrice quadragénaire qui a réussi l'exploit de réaliser une œuvre sur les transgenres au pays des Shahs où l'homosexualité est bannie, réprimée et punie de la peine capitale, avec l'autorisation du ministère de la culture local. En s'intéressant au destin croisé de deux femmes qui se rencontrent accidentellement à bord du taxi que conduit dans l'opprobre l'une d'entre elles afin d'éponger les dettes de son époux, incarcéré, la réalisatrice évoque surtout un fait méconnu des Occidentaux. Dans la république islamique d'Iran, les intersexes, nés avec le tiraillement psychologique d'être mentalement d'un sexe autre que celui imposé par leurs corps, sont reconnus. Ils peuvent subir une opération pour changer de genre. Un bon moyen, hypocrite, d'éviter les relations entre personnes du même genre. Ce n'est pas pour autant que la population locale (re)connaît les luttes et souffrances quotidiennes de ces marginaux qui souffrent du diktat patriarcal et de l'incompréhension générale d'une société qui ne voit que déviance ou provocation à l'égard de la sacrosainte famille et des textes religieux.

Avec un souci de vérité documentaire, la réalisatrice dresse un parallèle entre ces deux destins de femmes iraniennes qui vont apprendre à s'entre-aider dans un monde qui impose le voile sur les chevelures féminines. Etre femme, oui, mais pas trop, du moins aux yeux des autres hommes. Cela tombe bien, Adineh se sent homme, réfute donc le voile et se tond ces cheveux qui symbolisent une sensualité à réserver, dans le privé, aux heureux maris. Dans l'espoir de l'opération, elle doit fomenter un plan d'évasion pour échapper au joug du père qui compte la marier. Son courage, sa générosité, son humanité vont convertir Rana, chauffeuse de taxi un peu récalcitrante au premier abord, à sa cause. L'entre-aide féminine ? Il y a de cela.

Avec des plans forts, notamment quand les corps disparaissent pour céder la place aux voix d'une narration témoin de la société iranienne, le film séduit. Il réaffirme les limites d'une société rigide où la liberté d'être subit le camouflet de la rigueur étatique et islamiste. Pour les Occidentaux, le réalisme est toujours une réponse à notre curiosité (voir comment vit un peuple sur lequel portent tellement de fantasmes) et la réalisatrice prêche à ce niveau à des convertis. De notre point de vue, on déplorera des dialogues dans l'explicitation et la récitation scolaire d'une situation, législative et biologique, qui à nos oreilles ne sont que maladresses, mais qui, on l'espère, auront eu une portée minimale lors de la sortie de cette œuvre dans son pays de production, en 2012. **aVoir-aLire**

Je reviens cette même semaine pour

Une seconde mère de Anna Muylaert – Brésil – 1h52

Et la semaine prochaine, du 15 au 21 juillet pour :

CONTES ITALIENS

de Vittorio Taviani et Paolo Taviani – Italie – 1h55

Un pigeon perché sur une branche philosophait sur l'existence

de Roy Andersson – Suède/Norvège/France/Allemagne – 1h40